

Forum de ce numéro (pages 3 à 10)

Les fractures ville-campagne

Editorial

Un peu vert, mais surtout beaucoup libéral

La majorité de droite du Parlement fédéral semble indifférente à la vague verte qui a déferlé sur le pays lors des récentes élections fédérales. Mathématiquement, les Verts avaient droit à un siège au Conseil fédéral. Mais les Verts-libéraux ont voté en bloc pour un candidat libéral-radical qui défend souvent des positions réactionnaires. Ils ont ainsi démontré qu'ils étaient écologistes à 10% et libéraux à 90%. On le savait déjà mais ils en ont fait la preuve à la première occasion.

La conférence de Madrid, appelée COP25, a été un échec, les participants mettant systématiquement les

intérêts financiers et économiques avant les priorités écologiques. C'est d'ailleurs ce qui a provoqué en France la fracassante démission de Nicolas Hulot.

Il n'y a rien à attendre des hommes d'Etat – qui n'en sont pas – car ils sont incapables de penser à long terme. Le salut viendra donc des jeunes qui, eux, ne cessent de se battre pour que les aînés ne détruisent pas leur avenir. La relaxation récente des activistes du climat qui ont occupé les locaux du Crédit Suisse laisse penser que les autorités commencent à prendre conscience du problème. Exception malheureuse: le procureur vaudois qui refuse d'admettre le principe de nécessité et qui fait recours contre l'acquittement des activistes du climat.

Nous vivons dans un monde où la seule valeur est l'argent. Écoutons à ce sujet le philosophe Dany-Robert Dufour: *«On est aujourd'hui à peu près 100 fois plus riches qu'en 1700. Il n'y a qu'un seul prix à payer: la destruction du monde. Pour que cela fonctionne, il faut que tout ce qui peut être exploité le soit sans aucune retenue. Nous y sommes: la moindre terre rare est à présent exploitée. On utilise toutes les ressources et on rejette... de la merde. Nous vivons dans la prolifération des immondices qui polluent le monde.»*

Les scientifiques du monde entier, et notamment les biologistes, dénoncent sans relâche le réchauffement climatique et la disparition de nombreuses espèces. Peine perdue: dans des pays démocratiques tels que le Brésil, les Etats-Unis et l'Australie, les électeurs élisent des personnes qui ne voient pas le rapport entre le réchauffement climatique et les énormes incendies qui ravagent leurs territoires. Combien faudra-t-il de millions de morts pour que certains dirigeants réagissent enfin?

Vous aimez *l'essor*? Faites-le connaître!

Bien que le contenu de *l'essor* soit apprécié et que nous puissions compter sur un lectorat fidèle, il en va chez nous comme de tous les titres de la presse écrite: le nombre de nos abonnés diminue lentement. C'est pourquoi nous faisons de temps en temps appel à vous, nos chers lecteurs, pour trouver de nouveaux abonnés.

Communiquez-nous le nom et l'adresse de personnes à qui nous pourrions envoyer quelques numéros à l'essai. Vous pouvez le faire par écrit (voir *Abonnements*, dernière page, dans le rectangle «*l'essor*»), par téléphone (076 425 48 10) ou en remplissant simplement notre formulaire en ligne: journal-essor.ch/abo

Par ailleurs, nous cherchons aussi activement un-e responsable de la promotion pour nous aider à faire connaître notre journal (poste non rémunéré comme toutes les autres fonctions). S'adresser au rédacteur responsable: Rémy Cosandey, par tél. 079 273 45 14 ou par courriel: redaction@journal-lessor.ch

Emilie Salamin-Amar et Rémy Cosandey

Enfin, une lueur d'espoir

Ne nous y trompons pas, le secret bancaire suisse de 1934 n'est pas encore mort. Lorsqu'on nous affirme le contraire presque tous les jours, c'est pour cacher le fait qu'il existe intact dans les relations internes à la Suisse. Un étranger qui vit dans notre pays reste protégé par le secret bancaire helvétique. Sauf pour les citoyens des USA.

Ce qui a fondamentalement changé la donne, c'est l'échange automatique d'informations entre les pays. Ce dispositif qui a été long à mettre en place ne permet plus aux banques suisses d'aider tous les fraudeurs du monde à passer par elles pour voler le fisc de leur pays ou pour blanchir facilement de l'argent sale.

S'ajoute l'exigence nouvelle faite à ces institutions de s'assurer de la provenance des fonds qu'elles sont invitées à gérer. Pour cela il a fallu la pression de l'UE, des USA et de l'OCDE qui plaçaient notre pays sur des listes noires ou grises. Enfin nous avons pu sortir de la «pas assez célèbre convention de diligence», qui permettait aux

banques suisses de faire semblant de s'autoréguler et d'éviter que, comme pour toutes les autres activités économiques, elles aient à respecter des lois établies démocratiquement.

Nous pouvons enfin compter sur l'article 305ter du code pénal. Il oblige les gestionnaires de fonds à informer l'autorité s'ils ne parviennent pas à établir la provenance de ces fortunes. S'y ajoute l'article 9 de la loi sur le blanchiment d'argent qui va dans le même sens. Les conséquences sont considérables. En 2018, il y a eu 6126 communications au MROS, le Money Laundering Reporting Office-Switzerland. Est-ce du romanche? 5% seulement ont abouti à un jugement et sur 774 affaires, 573 ont entraîné une condamnation. Je tire ces chiffres du livre de Roland Rossier «La Suisse et l'argent sale» publié aux éditions Alphil. Ce dernier se félicite que les banques collaborent enfin avec les autorités.

Quatre ans après «la mort relative» du secret bancaire, nos banques géraient encore 1800 milliards d'euros appartenant à des non-résidents dont plus

de la moitié propriétés d'Européens. Cela représente 27,5% des actifs transfrontaliers sous gestion. Donc la Suisse reste en tête sur le plan mondial. Cette chasse enfin un peu efficace à l'argent sale et à la fraude fiscale a tout de même affaibli notre place financière. En dix ans, 77 établissements ont fermé leur porte. Ils ne sont plus que 253. Et 25.000 postes de travail ont été supprimés. Il n'en reste plus que 110.000 en 2017. L'hémorragie est lente mais régulière. Genève était au 9^e rang mondial des places financières en 2010. Elle pointe désormais au 27^e rang.

Gageons que d'ici 30 à 50 ans, il n'y aura plus aucun film, plus aucun roman, plus aucun article de presse qui parlera de la Suisse comme le pays où les gangsters, les dictateurs, les escrocs de tous bords viennent cacher le fruit de leurs turpitudes et de leurs fourberies. Nous serons à nouveau fiers d'être Suisses. Peut-être verrons-nous même s'ériger, sur la place fédérale, un monument consacré à Jean Ziegler sous lequel on pourra lire: «Les Suisses reconnaissants».

Pierre Aguet

Un gaspillage de six milliards

Si cela ne tenait qu'au Conseil fédéral et au Parlement, la population devrait accepter de dépenser six milliards de francs pour de nouveaux avions de combat, sans même savoir combien d'avions, de quels types et produits par quel pays. En d'autres termes, il lui est demandé de signer un chèque en blanc, alors même que de nouvelles mesures d'austérité ne cessent d'être imposées dans le domaine social.

Le Conseil fédéral fait également fausse route eu égard à la politique de paix et à la politique climatique: en prolongeant l'engagement des F/A-18 jusqu'en 2035, la police de l'air peut tout à fait remplir sa mission. L'achat de nouveaux avions est donc inutile. Entourée de pays amis, la Suisse doit arrêter de dépenser des milliards pour des guerres surannées et se concentrer sur son rôle de médiatrice de paix. Il s'agit aussi d'enfin prendre conscience des menaces réelles, telles que le réchauffement climatique et les cyber-riques. C'est là qu'il s'agit maintenant d'investir. Heureusement, une large alliance a lancé un référendum, ce qui permettra au peuple de se prononcer.

Fabien Fivaz, conseiller national

Le coin du potache Pourquoi Greta?

Êtes-vous pro Greta ou anti Greta? Nous pourrions nous en tirer avec une pirouette façon G. Marx qui avouait être marxiste, tendance Groucho. Par rapport à Greta Thunberg, je serais Gretiste, tendance Garbo. Mais, nous ne pouvons que dire grand merci à Greta Thunberg, merci d'avoir réveillé les consciences, merci d'avoir eu le culot de médiatiser la cause, merci enfin d'avoir invoqué l'urgence. Votre père, un écologiste confirmé vous a sans doute transmis ses convictions avec ses gènes, vous avez un aïeul prix Nobel de chimie, votre mère est une artiste lyrique reconnue qui a défendu la Suède lors de l'Eurovision 2009. Bref chère Greta, comme on dit dans mon verger, les pommiers ne font pas de poires!

Mais, il me reste une petite gêne: pourquoi est-ce vous qui êtes montée au front, pourquoi est-ce une adolescente, tout à coup adulée par la planète entière (ou presque), sachant que depuis des lustres, nombre de scientifiques, philosophes, astronomes, physiciens, chimistes, météorologues, climatologues, explorateurs, plongeurs, montagnards, paysans, responsables politiques et même quelques peuplades tirent la sonnette d'alarme. Chère Greta, c'est que notre monde bruisse de pépiements informatiques et se révèle plus attentif à vos harangues qu'aux avertissements de la communauté scientifique toute entière. Serait-ce que la messagère importe plus que le message? Ça ne serait pas bon pour la «durabilité» du message.

MG

Les citadins à gauche, les campagnards à droite

Les cinq plus grandes villes suisses, soit Zurich, Bâle, Genève, Berne et Lausanne, sont dirigées par une municipalité de gauche. Il en est de même pour plusieurs autres villes du pays. Par contre, la droite est nettement majoritaire dans les petites communes et à la campagne, si bien que le Parlement fédéral comprend une majorité d'élus de l'UDC et du parti libéral-radical. On peut donc en déduire qu'il y a une forte différence de mentalité entre les citadins et les ruraux. On s'étonne tout de même que la plupart des agriculteurs, dont la vocation est de protéger la nature, donnent leurs voix au parti le moins écologique de Suisse.

Les différents articles de ce forum montrent qu'il n'est pas possible d'avoir le beurre et l'argent du beurre: la tranquillité de la campagne et la proximité des magasins et des autres infrastructures des villes. Par contre, il y a un aspect qui n'a pas été pris en compte: celui de l'impact sur l'environnement. Aujourd'hui, 80% des travailleurs sont des pendulaires. La grande majorité d'entre eux utilisent leur voiture personnelle pour se rendre à leur travail, si bien qu'ils contribuent fortement à l'augmentation du CO₂. C'est la raison pour laquelle il est indispensable d'améliorer l'offre des transports publics et de veiller à ce que certains villages ne deviennent pas des déserts postaux, médicaux et commerciaux.

Comme le souligne François Iselin dans son article (voir page 5), il est nécessaire de réduire la fracture territoriale en Suisse. Pour cela, il est nécessaire que chacun se mette autour d'une table et que la gauche et la droite s'entendent pour faire passer l'intérêt général avant les intérêts particuliers.

Rémy Cosandey

De belles amitiés sont nées

Une personne de notre connaissance nous a invités à rédiger quelques lignes dans ce numéro consacré au thème «fracture ville-campagne» car à ses yeux notre installation à la campagne illustre une expérience réussie «d'intégration» à la vie villageoise. En effet, il y a maintenant un peu plus de dix ans, nous avons déménagé d'une ville de la Côte pour venir vivre dans un village de la Broye. Si les géographes et sociologues constatent une fracture ville-campagne, laquelle est une réalité sociétale indiscutable, tout au moins dans les grands pays (France, Angleterre)¹, nous ne l'avons pas ressentie aussi intensément que décrite par ces derniers. Comment expliquer ce décalage entre des faits avérés et notre vécu quotidien?

Premièrement, il faut préciser que notre couple est formé d'un «Rat des villes» et d'une «Souris des champs». Après une période de vie citadine, la Souris des champs allait se retrouver en terrain familier. Quant au Rat des villes, il se réjouissait d'entamer cette étape, ce à plus forte raison que son nouvel environnement présentait quelques sympathiques attraits, dont une auberge de village bien garnie, une boulangerie, une boucherie et autres petits commerces..., sans oublier une ligne de trains lui permettant de retrouver facilement les grandes cités.

Deuxièmement, nous nous sommes sentis particulièrement bien accueillis à la fois par les Autorités et par les habitants dont nous avons rapidement pu constater la gentillesse et la serviabilité. Ainsi le jour suivant notre arrivée, qui était un premier janvier, nous nous sommes trouvés fort dépourvus, à court de mazout. Un coup de téléphone à l'épicier, qui par ailleurs livre aussi du mazout, et nous voilà dépannés le jour même! Autre exemple: dans le courant du printemps, nous avons reçu un courrier de la chorale du village, adressé à tous les nouveaux habitants, les invitant à la rejoindre. Depuis lors, l'un de nous fait partie de cette chorale et l'autre s'investit dans la partie éclairage de ses spectacles et de ceux d'autres sociétés locales. Petit à petit, nous avons participé de manière plus ou moins active à la vie du village et de belles amitiés sont nées.

Bien sûr, malgré notre intégration, nous restons pour certains des urbains exilés, peut-être à plus forte raison que nous avons continué d'aller chaque jour à Lausanne pour notre travail. Mais réciproquement, nous avons parfois observé que nos connaissances citadines se montraient promptes à cultiver des stéréotypes à l'endroit des habitants de la campagne et manifestaient par-là paradoxalement un manque de

curiosité et d'ouverture. A leurs yeux, nous étions venus habiter un lieu lointain et reculé. Il nous est même arrivé de penser que les autorités cantonales et les grandes entreprises avaient elles aussi du mal à situer l'endroit sur une carte de géographie, voire même à considérer qu'il puisse exister et qu'il faille y entretenir des infrastructures...

Notre modeste expérience nous amène à nous interroger sur la pertinence qu'il y aurait à transposer à la Suisse les analyses sociologiques et géographiques sans les ajuster à sa situation singulière. Contrairement à la France ou à d'autres grands pays, où la tendance démographique est à l'urbanisation (les campagnes se vident, de même que les petites villes, au profit des grandes), il nous semble que la Suisse – petit pays, dont les «grandes» villes sont géographiquement plus proches les unes des autres – connaît une autre forme de défi, puisque ce sont plutôt les zones interurbaines et les (gros) villages qui grossissent. N'assiste-t-on pas ainsi moins à l'accentuation du clivage ville-campagne qu'à un processus d'uniformisation entre les différentes zones?

Sophie Berthoud

¹ Voir à ce sujet, entre autres: Christophe Guilluy et son ouvrage *Fractures françaises*, Flammarion, coll. Champs.

Rats des villes et rats des champs, clivage universel?

Pourquoi, sous toutes les latitudes, à toutes les époques et dans toutes les civilisations, le seul clivage universel consiste en l'opposition ville-campagne? Quelle mutation est opérée chez l'être humain une fois qu'il vit en ville?

Et à l'heure où les concentrations urbaines vont bon train partout sur la planète, comment gérer des tensions villes-campagnes potentiellement explosives, avec des gilets jaunes chez nos amis français, campagnards et banlieusards, qui défilent dans les centres des grandes villes et parfois les saccagent, ou chez nous, avec des initiatives écolos plébiscitées par les urbains mais qui révulsent les populations rurales?

C'est en pleine ville qu'on écrit les plus belles pages sur la campagne.

Jules Renard

Principal constat: l'être humain n'est plus le même en ville qu'à la campagne. La ville est un concentré d'humanité. Elle favorise à la fois un anonymat libérateur et multiplie les affinités électives qui renforcent notre identité individuelle. A la campagne, nous sommes censés tous nous connaître et composer avec tout le monde, même celles et ceux que nous tenons en piètre estime. C'est le prix de la paix sociale et d'une vie collective paisible qui n'ont aucun sens en milieu urbain où chacun-e trouve sa place à sa main, en jouant des coudes mais avec une pression sociale limitée, une liberté d'action et un horizon des possibles potentiellement beaucoup plus étendu que dans nos villages campagnards et périurbains.

Notre petite Suisse s'urbanise de plus en plus, les mentalités aussi. Dans le canton de Neuchâtel, la vague verte des dernières élections fédérales s'est fait sentir dès le dépouillement des premiers bureaux de vote des villages, signal d'une prise de conscience planétaire qui touche également nos campagnes.

Canton très urbain, Neuchâtel porte le nom d'une petite ville qui a beaucoup d'une grande en matière culturelle et de formation, notamment. La

Chaux-de-Fonds est quant à elle une ville sans périphérie, ce qui signifie que le clivage ville-campagne opère mal dans la cité horlogère qui s'apparente à un village qui a beaucoup grandi avec un esprit de fraternité, une pensée collective et une chaleur humaine beaucoup plus marqués que dans le Bas, sans tomber dans un cliché mis à mal ces dernières années par des bisbilles politiques cloche-merlesques qui ont mis sur le flanc le canton de Neuchâtel pour des années, en faisant ressortir ce que les citoyennes et citoyens cultivent de plus vil en matière d'engagement civique, tant dans le Haut que dans le Bas.

Pour en revenir à notre clivage ville-campagne, l'opposition Haut-Bas du canton de Neuchâtel est celle de deux urbanités assez fortement différenciées.

Le Bas est marqué par la mainmise des grandes familles à particule sur la vie culturelle et mondaine d'une petite ville plus grande qu'elle n'est, certainement un effet du reflet lacustre dans lequel elle se voit à double!

Le Haut industriel et horloger est obnubilé par le regard que l'on porte sur lui, de l'extérieur, contrairement à la ville de Neuchâtel où seul compte vraiment celui de ses habitant-e-s et contribuables.

Vous introduisez la campagne dans les habitations de la ville, et vous urbanisez l'entourage, les habitudes, le labeur même du campagnard.

Edmond About (1873)

Les villes d'une certaine importance fascinent par leurs mélanges humains, sociaux et culturels. Elles constituent un formidable rempart contre le souverainisme et le nationalisme, avec des scores électoraux souvent presque confidentiels pour l'UDC en Suisse ou le Rassemblement national en France. Elles sont l'avenir du monde, l'incarnation du génie et de la diversité du genre humain. L'état des campagnes dépend du bon développement et du

rayonnement des grandes villes dont elles sont proches. Voyez les quatre grands pôles urbains en Suisse: Berne, Bâle, Zurich et Genève.

La ville a une figure, la campagne a une âme.

Jacques de Lacretelle

La campagne bernoise est toujours marquée par sa sujétion à la ville, mais le passage à la démocratie donne à la population rurale une voix au chapitre qu'elle n'avait pas sous l'Ancien Régime et qui se traduit principalement par un fort vote UDC que l'on ne retrouve pas du tout en ville de Berne.

Bâle influence fortement les régions frontalières qui l'entourent et les autres villes à sa proximité, de Freiburg à Strasbourg en passant par Delémont, avec une valorisation des campagnes comme complément parfait d'une urbanité friande de calme, de nature, de bons vins (alsaciens) et de beaux paysages.

Zurich est la ville la plus prospère de Suisse, les campagnes autour d'elle sont à son image, totalement façonnées par sa puissance, avec cependant des mentalités un peu moins ouvertes, les pendulaires ayant la possibilité de garder, en plus du lieu où ils dorment, des valeurs plus en phase avec l'idée qu'ils se font de la campagne.

Les territoires autour de Genève subissent l'emprise désordonnée d'une ville tiraillée en tous sens, prise entre les contraintes de son statut international et la quête de bien-être légitime de ses habitants. Lorsque les transports publics seront à la hauteur d'une cité du bout du Lac extrêmement vivante et dynamique, qu'ils irrigueront et structureront les campagnes autour d'elle, comme ils le font de manière admirable et exemplaire tant à Berne, Bâle que Zurich, les relations entre Genève et son arrière-pays s'apaiseront et se renforceront encore, harmonieusement et sereinement.

Les villes dessinent les campagnes, autant que cela soit pour le meilleur!

John Vuillaume

Réduire la fracture territoriale de la Suisse

Une question immense se dresse en ce moment en Europe. C'est la question agraire, la question de savoir quelle forme nouvelle de possession et de culture du sol un avenir prochain nous réserve.

Pierre Kropotkine,
Paroles d'un révolté (1885)

Ce forum pourrait aussi s'intituler la «facture de la fracture ville-campagne». Car cette facture est devenue de plus en plus lourde à supporter pour les hommes et l'environnement. Facture des pollutions industrielles et urbaines, du dépérissement des campagnes, du mitage du territoire, des pollutions atmosphériques, du changement climatique... Ces factures ont augmenté considérablement depuis la généralisation du productivisme marchand et sont devenues insolubles en Suisse et dans le monde. Campagnes et villes sont deux établissements humains complémentaires et contradictoires. Les villes ne produisent pas de biens de première nécessité, elles dépendent des campagnes pour se nourrir. Celles-ci approvisionnent les citadins grâce au «travail de la nature» que gère la paysannerie suisse, mais surtout étrangère. Leurs productions sont assurées par la photosynthèse activée par l'énergie solaire et puisant le gaz carbonique de l'air. Le travail des paysans consiste à planifier et assister ce processus naturel, donc écologique. Hormis les pollutions dues à la motorisation fossile de l'agriculture, ce processus demeure un épurateur des polluants urbains et industriels.

La Suisse est scindée par une ligne droite allant de Vevey à Vaduz. De part et d'autre de cette «limite des mélèzes», au nord-ouest: le Plateau et au sud-est: les Alpes qui recouvrent 2/3 du pays, mais n'hébergent plus que le quart de sa population et où l'activité agricole n'a cessé de diminuer à l'avantage de celle touristique, qui bien qu'en déclin, a quadruplé de 1980 à 2017.

Comme la campagne suisse ne parvient plus à assurer l'alimentation

de sa population, elle est devenue «le premier pays importateur de nourriture au monde!»¹. De ce fait, nous dépendons de la production agricole venue de l'étranger qui occupe une surface équivalente à celle de la Suisse! Pourtant, nos surfaces cultivables ne manquent pas. Si le Plateau concentre ses activités et sa population, plus de la moitié du territoire de la Suisse, au-dessus de 1000 mètres, a progressivement été désertée par ses paysans (exode alpestre).

De 1910 à 2010, le doublement de la population, l'exode rural et alpestre ont aggravé l'engorgement du Plateau et dépeuplé les Alpes. De 1980 à 2017, le nombre d'exploitations agricoles en Suisse est passé de 100.000 à 65.000. Cette réduction a surtout affecté les exploitations d'altitude par l'extension des forêts et l'économie touristique qui a régressé en région alpine depuis 2016². Certes les conditions de l'agriculture de montagne ne sont pas des plus favorables; pourtant les paysans de montagne n'ont manqué de rien pendant des siècles, l'élevage leur fournissait le lait, le fromage et la viande, et les cultures de quoi faire du pain et nourrir leurs bêtes de trait.

Une planification de l'agriculture de montagne tenant compte d'un réchauffement climatique bénéfique permettra d'étendre les surfaces cultivables et réduire ainsi notre dépendance des importations, notamment en fourrage venu de l'étranger.

Mais ce n'est pas tout: nous sommes face à un grave «désaménagement du territoire». Considérant les nombreuses menaces qui pèsent sur la population, il s'agit d'instaurer un aménagement d'urgence. Ce défi consistant à désengorger le Plateau et ses villes réduira l'emprise des constructions d'habitations sur les terres agricoles du Plateau et favorisera un retour salutaire massif et durable à la montagne. Car à l'avenir, la raréfaction des ressources alimentaires, due au manque de carburants fossiles paralysant les moyens d'acheminement de ces vivres, affaiblira les populations des villes.

C'est pourquoi une «révolution verte» doit être dès à présent planifiée pour rétablir la souveraineté alimentaire de la Suisse et prévenir l'inévitable exode de citadins fuyant la disette et la pénurie de combustibles (chauffage et transports).

Mais la menace alimentaire n'est pas la seule. Aménager des lieux d'accueil en montagne, en expropriant ou collectivisant l'énorme potentiel d'hôtels et d'habitations «à lits froids» permettra de surmonter les nouveaux risques qui menacent la population urbaine et du Plateau suisse: canicules, catastrophes économiques, naturelles ou industrielles, etc. Dans une génération, nous serons 10 millions d'habitants, le 26% des Suisses auront plus de 65 ans et seuls 55% demeureront actifs³. Que peuvent espérer de mieux les retraités et les aînés du Plateau que de bénéficier d'un ensoleillement hivernal accru et de l'enchantement des Alpes?

Celles-ci seront aussi l'abri le plus sûr pour la population, comme elles l'ont été dès 1930 pour héberger notre «réduit national» pendant la Seconde Guerre mondiale. Il ne s'agit plus aujourd'hui de se préparer à une guerre, mais de faire face à des menaces plus graves encore.

Habiter la montagne a toujours été le souhait des touristes et des propriétaires de résidences secondaires. Une fois désertées, faute de carburants fossiles pour l'atteindre, faute de moyens de transport, autos, avions, bateaux, les citadins en mal de dépaysement chercheront à «vivre au pays»⁴ plutôt que de s'exiler. Un exode urbain inversera l'exode rural séculaire cause de la fracture ville-campagne que nous subissons et qui ne cesse de se creuser.

François Iselin

¹ Union suisse des paysans, 2013.

² Groupement suisse pour les régions de montagne, SAB (voir son Rapport «Les régions de montagnes suisses», 2018.

³ Philippe Wanner.

⁴ «Il est temps d'imaginer d'autres formes d'habitat et de vie» (ADER Projet Cocon).

Les guerres du monde...

Peut-être ne l'avez-vous pas encore remarqué, mais nous vivons dans un monde en guerre contre... lui-même, à l'instar d'une guerre civile. Nous avons même une multitude de guerres, certaines franchement reconnues et d'autres qui ne disent pas leur nom. Il y a l'Occident contre l'islamisme, il y a les guerres commerciales opposant les deux géants de l'économie mondiale qui y entraînent le reste de la planète, il y a les combats écologiques contre les méfaits de la surconsommation, véritables guerres d'usure. On se déchire encore et toujours au Moyen-Orient, comme pour mieux échapper à l'avènement d'une nécessaire paix.

Et puis, il y a toutes les autres guerres réparties sur la planète, ethniques, religieuses ou prétendues telles. Classées dans nos médias selon leur importance économique, sorte de bourse des guerres. L'Occident soutient son niveau de vie au moyen de ces guerres. Triste et humiliante réalité. Humiliante parce que ça démontre une fois de plus que l'humanité est toujours aussi stupide et n'arrive décidément pas à grandir, moins encore à apprendre de ses erreurs. Triste parce que passer son temps à guerroyer n'a rien de bienheureux. Nous avons peur de la bienveillance et nous nous rassurons en allumant les feux de la haine, que nous dispersons allègrement un peu partout, pourvu que ça ne soit pas trop près.

Il reste d'autres guerres, cachées ou non dites, non avouées... Comme celle qui nous occupe dans ce forum. La guerre entre campagnards et urbains. Celle qui voit s'affronter les générations. Celle qui oppose les hommes aux femmes, celle qui fait rage entre riches et pauvres, celle qui brûle entre parents et enfants, celle qui incendie les préférences sexuelles des unes et des autres, celle qui révèle les failles numériques, celles qui détestent l'étranger, simplement par ce que l'on ne le connaît pas et qu'on ne veut pas le connaître. Toutes ces guerres, non déclarées, empoisonnent l'atmosphère de leurs cascades de méfaits. Il y aurait, hélas, de quoi alimenter un nombre infini de *fora* de l'essor...

Aménagement du territoire

Pour l'heure, la rivalité entre villes et campagnes connaît un sursaut mis en évidence par l'apparition des lois dites d'aménagements du territoire. Les urbains veulent habiter la campagne parce qu'on y dort mieux, mais ils n'y veulent ni coqs matutinaux, ni sonnaillies aux vaches, pas plus que d'odeur de purin ou de porcheries, et encore moins de bouses sur l'asphalte de leurs routes qu'il faut déneiger et aplanir à grand frais pour ne pas abîmer leurs précieuses et encombrantes automobiles.

C'est à la campagne qu'on apprend à aimer et servir l'humanité. On n'apprend qu'à la mépriser dans les villes.

Jean-Jacques Rousseau (Les confessions)

De leur côté, les campagnards ont besoin de leurs voitures pour aller faire leurs courses, étant donné qu'il n'y a plus de commerces au village. Mais s'ils restent fascinés par les lumières de la ville, ils n'y vont plus que forcés et contraints pour y obtenir un papier administratif quelconque, tant il est vrai que pour les courses ce sera à l'hypermarché du bord de la ville, érigé dans une zone industrielle sans âme, au détriment d'anciens champs agricoles.

En ville on commence à penser «agriculture» verticale, en créant des champs de salades irrigués en permanence, disposés les uns sur les autres dans un espace clos avec lumière artificielle. Ces salades n'auront ni pucerons ni coccinelles, ni limaces ni escargots et leur goût sera standardisé. La viande sera elle aussi artificielle et son goût déterminé en laboratoire. Les céréales seront, comme les salades, cultivées en espaces clos. Resteront les toits des immeubles qui seront herborisés pour faire du miel avec les fleurs qui y pousseront. Nous avons déjà, merci à l'agriculture intensive, dépassé le point où la diversité biologique est plus importante en ville qu'à la campagne, grâce aux monocultures

prônées pendant des décennies de productivisme forcené.

On met les villes à la campagne et les campagnes en ville. Les urbains deviennent écologistes alors que les campagnards deviennent de vilains pollueurs... avec leurs vieilles voitures qui ont dix ans ou plus, pendant qu'en ville, on conduit les enfants à l'école à bord de somptueux SUV 4 x 4. Je dois à l'objectivité d'admettre que les urbains campagnards font la même chose avec leurs enfants et les mêmes véhicules surdimensionnés. Les paysans, quant à eux se suicident à qui mieux mieux. Regardez-les pendant l'été, moissonnant, seuls, désespérément seuls dans leurs champs, à bord de leurs énormes machines agricoles coupant, liant et bottelant d'un seul passage toute une récolte. Finies les moissons qui réunissaient tout un peuple muni de fourches légères et de râtaux de bois où chaque meule était assemblée avec art et patience. Finies ces belles meules pointues, remplacées par d'anonymes rouleaux «emplastifiés», tous semblables. Ces opérations n'ont d'autres témoins que l'agriculteur lui-même. Est-ce étonnant si ces malheureux, perchés au sommet de leurs monstres mécaniques, se demandent comment ils vont réussir à payer les traites de la machine et concluent... au désespoir solitaire.

Une guerre éternelle

La guerre ville-campagne n'est pas près de finir, ce «choc des civilisations» ressemble de plus en plus à la cataclysmique rencontre de deux galaxies, c'est violent, long et sans merci. L'une finira par manger l'autre. Or, plus de 65% de la population mondiale vit en ville. Je m'interroge sur l'avenir de la campagne. L'aire urbaine de Tokyo rassemble 43 millions d'âmes, Jakarta 32, Delhi 26, Séoul 25, Bombay, Shanghai et Manille 24. New-York (première occidentale de ce classement est à 23, juste devant la première africaine, Le Caire. La centième ville est Alexandrie avec près de 5 millions d'habitants. 17 des 100 plus grandes villes du monde sont en Chine. Ces villes, même verticales, doivent

inexorablement s'agrandir, au détriment des surfaces agricoles qui les bordent.

Nourrir tous ces gens entassés n'est pas sans poser quelques problèmes logistiques et énergétiques dont on commence à percevoir l'ampleur avec son catastrophique impact environnemental. On ne parle d'ailleurs plus de villes, mais d'agglomérations, ce qui décrit bien l'aspect tentaculaire de la colonisation urbaine, définie par la

continuité construite, bordée d'une nature structurée par la main de l'homme, boisée ou agricole. Ça fait longtemps qu'il n'y plus de paysans au bord du Léman helvétique; il reste bien quelques vigneronns mais ils sont relégués loin des bords de l'eau et ils ne sont pas rares les Casandre qui prédisent l'avènement d'une immense agglomération qui ira de Genève à Villeneuve au nord et, à plus long terme, du Bouveret à Genève au sud. La mare au milieu servira à l'élevage de poissons artificiels?

L'eau vaudra de l'or et la terre de l'argent. En somme, un conflit territorial, caractéristique des mammi-fères que nous sommes restés. Peut-être que la sagesse l'emportera... En attendant, il ne nous reste qu'à espérer l'avènement d'une humanité qui trouvera LE *modus vivendi* capable de surmonter ces antagonismes. Mais, y'a du boulot!

MG

Les vaches et moi

La vie dans un village peut être calme et paisible à condition que la bêtise humaine ne s'en mêle pas. Les choses se corsent quand des citadins décident de s'y installer. Les gens de la ville n'ont pas la même approche du monde rural. Ce qu'ils désirent avant tout, c'est d'imposer leurs lois.

L'homme aime tant l'homme que, quand il fuit la ville, c'est encore pour chercher la foule, c'est-à-dire pour refaire la ville à la campagne.

Charles Baudelaire

Ainsi, lorsque je me suis installée dans un tout petit village situé sur les hauteurs de Morges, j'avais rendez-vous deux fois par jour avec les vaches. Elles passaient devant chez moi, matin et soir. Et moi, je les attendais devant mon portail. Je n'avais pas besoin de regarder l'heure afin de ne pas rater le spectacle. Le son des cloches me prévenait de leur approche. Pleine d'émotion, j'admirais le cortège de ces dames qui me gratifiaient en passant de chaleureux «meuh meuh».

Et puis un soir, on sonna à ma porte. Un de mes nouveaux voisins me présenta une pétition à signer afin que l'on enlève aux vaches leur collier de cloche. Le motif évoqué était que les cloches perturbaient leur quiétude. Bien évidemment, j'ai refusé net de la signer. Malheureusement, les nouveaux habitants du village venant des villes ont eu gain de cause. A partir de ce jour là, pour être fidèle au rendez-vous, et avoir le bonheur de voir le troupeau, je fus obligée

de mettre une alarme sur mon téléphone portable. Mais, la magie s'était envolée avec les cloches. Mes amies les vaches défilaient en silence devant moi. On entendait plus que le bruit de leurs sabots sur le bitume. C'était sinistre. Je leur trouvais l'air triste. C'est comme si l'on célébrait une fête sans musique.

Puis, comme si cela ne suffisait pas, les mêmes anciens citadins firent circuler une deuxième pétition: ils exigeaient que les vaches restent dans le pré du printemps à l'automne et que le paysan fasse les traites journalières sur le lieu de pâturage. La raison évoquée était tout simplement stupéfiante; ces citadins se plaignaient du fait que les vaches déféquaient sur la chaussée et par conséquent salissaient les carrosseries de leurs si chères et belles voitures. Une fois de plus, ils eurent gain de cause et le

paysan fut obligé de construire sur son champ une station de traite.

Et depuis ce jour, mes amies les vaches dorment à la belle étoile, leur propriétaire est obligé de prendre un gros camion deux fois par jour pour aller les traire. Moi, j'aimais bien entendre le son des cloches, sorte de concert qui m'était offert deux fois par jour et dont je suis privée aujourd'hui. J'espère qu'un jour, ces gens-là ne déposeront pas de pétition contre le chant des oiseaux qui sont très nombreux dans ma région et qui s'en donnent à cœur joie de l'aube au crépuscule, et du printemps à l'automne. Dans la vie, faut savoir ce que l'on veut. On ne peut pas avoir le beurre, l'argent du beurre et la crémière en prime!

Emilie Salamin-Amar

Finie la vie en autarcie

Y a-t-il fracture entre ville et campagne? Non, les nombreux modes de communication du XXI^e siècle ayant transformé les villages, en quelque sorte, en banlieue des villes. Sans être aussi catégorique, disons qu'il y a toujours des personnes des villes en recherche d'air pur et du calme des villages et le contraire, ceux des villages désirant se rapprocher des commerces et des services des villes! Les logements secondaires prouvent que le rural est complémentaire à la cité! Quoiqu'il en est, il y aura probablement fracture pour qui considère le médical, l'éducation et les loisirs, plus performants en ville.

Y a-t-il vraiment fracture entre ville et campagne? Oui, dans les villages reculés résistant au changement et maintenant le style de vie d'autrefois, important à celui qui n'avait jamais été en ville; c'était encore le cas en 1930-40. Mais reconnaissons qu'aujourd'hui la vie en autarcie c'est fini et que tout le monde connaît la vie des villes et des campagnes.

Pierrette Kirchner-Zufferey

La nature livre ses propres messages

Citadine depuis ma naissance, j'ai néanmoins vécu six ans à la campagne, dans une ancienne ferme acquise par mon grand-père en 1939. Cette maison était voisine des paysans chez qui mon père avait séjourné enfant, et où il s'est peu à peu initié aux travaux de la ferme. Petits, mes frères et moi avons également séjourné chez nos amis paysans – particulièrement lors des «vacances de pommes de terre». J'ai appris à traire, j'ai ramassé l'herbe à l'aube pour les vaches restées à l'étable lors des grandes chaleurs, j'ai donné à manger aux poules, aux lapins et aux cochons, j'ai accompagné le charretier à la laiterie avec les «boilles», et pendant les foins et les moissons, nous, les filles, portions le goûter aux hommes. L'un de mes frères s'initia lui aussi aux travaux de la ferme, et il apprit à conduire avec le tracteur. Bref, bien que citadins, nous avions appris à connaître ce monde si différent du nôtre, et nous l'aimions.

En 1966, mon père a hérité de cette maison et, dès lors, nous y avons passé presque toutes les vacances, été, automne, hiver et printemps, plus les week-ends. L'amitié bientôt centenaire qui nous lie à ces voisins est toujours vivante.

*Quand tu manges une pomme,
n'oublie pas celui qui a planté
l'arbre.*

Proverbe vietnamien

En 2012, accablée par la ville, le bruit, la foule et la pollution, j'ai décidé de m'installer dans cette maison. A ce moment, le village le plus proche n'avait déjà plus de bureau de poste, plus d'épicerie, plus de laiterie. Je ne conduis pas. Mais il existait encore un service public de minibus, à la carte, commandé par téléphone, qui nous menait de porte à porte comme un taxi. Ce Publicar fonctionnait 7 jours sur 7 en complément aux lignes régulières, et pour une surtaxe au tarif normal des bus de 3 francs. Les chauffeurs de ces Publicars étaient devenus des amis, et nous y rencontrions souvent d'autres passagers des environs, sans voiture ou trop âgés pour conduire. Hélas, en 2016, ce service public jugé non rentable a été supprimé dans la région.

J'ai donc beaucoup marché dans des paysages admirables, j'ai joui du silence et de la solitude, j'ai pu travailler dans des conditions idéales. Et j'ai appris aussi, grâce à mes voisins, à tailler, planter, soigner, arroser le jardin, reconnaître le chant des oiseaux, prévoir le temps en regardant le ciel, et comprendre que, pour les paysans, c'est lui qui commande! Pourtant, en 2018, je suis rentrée en ville. L'entretien de la maison et du jardin était devenu trop lourd pour moi, comme la solitude.

Ce long préambule pour dire mes quelques réflexions, suite à cet essai de «changer de vie».

Je l'ai bien constaté: ville et campagne sont deux mondes qui s'ignorent, ou qui se méconnaissent: en tous les cas, qui ont du mal à s'entendre. Les citadins sont nombreux à séjourner à la campagne en villégiature pendant la belle saison. Ils y cherchent la tranquillité mais, outre les moteurs des tracteurs et autres machines agricoles, le chant du coq les réveille, comme les cloches des vaches qui, l'été, passent la nuit dehors! L'odeur du purin étendu sur les champs les révolte, et en fin de compte, ils considèrent les paysans comme des rustres. L'idéal pour eux: soleil, parasol, et tout l'attirail de tournebroches et barbecues, grills et rôtissoires. Nombreux sont ceux qui, voyant le pré devant notre maison, disaient: mais pourquoi ne faites-vous pas une piscine? Nombreux aussi sont ceux qui au bout de quelques jours s'y ennuièrent: pas de cinémas, pas de restaurants, pas de théâtres, pas d'expositions, pas de cafés, pas de «délices d'ortolans».

Pluie, vent, brouillard les ramènent vite en ville, ou les poussent vers les pays du soleil, avec Easy Jet. En ville, trois gouttes d'eau: c'est un temps pourri. Mais à la campagne, trois gouttes d'eau peuvent être un don béni. La pénurie d'eau est à peu près inconcevable pour qui vit sur le bitume et travaille dans un bureau climatisé. La grande sécheresse de 2018 ne les a pas inquiétés, ignorant que, par exemple chez mes voisins, les réserves de foin étaient épuisées, et qu'il fallait en commander ailleurs (la France et l'Allemagne subissaient les mêmes déboires). Les bulletins météorologiques des médias illustrent

bien cette folie urbaine: le ton est triomphant quand il y a du soleil et des températures élevées, quelle que soit la saison!

[...] boire paisiblement à la coupe de la nature, et non pas à cette coupe vacillante du progrès, dont le breuvage change à chaque heure, enivre mais ne désaltère pas, s'effleure et ne se savoure pas [...]

Rodolphe Töpffer, *Du Progrès dans ses rapports avec le petit bourgeois*, 1835

Le réchauffement climatique commence seulement à convaincre les citadins, qui pensent souvent que c'est une lubie de journalistes. Leur argument est que de tout temps, il y a eu des variations climatiques, donc, pas lieu de s'en inquiéter. A la campagne, on n'a pas besoin de lire des articles pour constater que la situation est grave. Moins d'oiseaux, insectes nouveaux (par exemple ces fourmis d'une taille insolite, apparues depuis peu dans nos forêts). Les bois sont envahis par les cyclistes tout terrain et les «joggeurs», souvent accompagnés de chiens sans laisse, ce qui perturbe les chevreuils: continuellement sur le qui-vive, ils font moins de petits. Enfin, on y trouve des poubelles, déchirées par les renards et autres animaux, pollution des villes déversée sans se soucier de cette nature, pourtant soignée par les garde-forestiers.

Autre constatation: en ville, à peine sorti de chez soi, on est envahi, outre par le bruit des voitures, par des mots: noms de rues, pancartes, enseignes, affiches, écriteaux, panneaux, cafés, publicité, etc. Tous les citadins ont continuellement devant les yeux des informations qui se gravent malgré eux dans la conscience: essayez de ne pas «dire» dans votre esprit le mot «pharmacie» quand vous voyez sa devanture éclairée d'une croix verte! En ville, tout est illuminé, porte un nom – tout est à lire. Cette pollution-là n'existe pas à la campagne. La nature livre ses propres messages, décryptables grâce à l'observation: les plantes ont soif, ou froid, la journée sera chaude, tel oiseau est apparu, tel autre a disparu. Cela m'a été très

évident les premiers mois de mon retour en ville.

Le citadin a l'habitude d'avoir tout à portée de main. Il est vrai que pour moi, chercher du pain ou trouver un bureau de poste me demandait au minimum une heure et demie de marche. En ville, il me faut à peine cinq minutes pour acheter mon pain! L'abondance en ville reluit dans les vitrines. L'abondance à la campagne, qui ne se produit pas toutes les années, ce sont les fruitiers couverts de fruits, c'est la moisson réussie, ce sont les foins et les regains, qui sont les provisions de l'hiver.

En ville, dans la foule, l'anonymat laisse une grande liberté individuelle. A la campagne, malgré un isolement relatif, tout le monde se connaît, tout le monde est «surveillé». La grande majorité des citoyens vivent dans des boîtes, entassées les unes sur les autres. On s'accoutume au nombre, et aussi aux différences, alors qu'un «étranger» à la campagne est tout de suite repéré. Les maisons, à la campagne, sont plus spacieuses. Il y a de la place, et on a des armoires, lesquelles ont souvent plus de cent, deux cents ans. Dans les villes, où l'espace est si cher payé, c'est Ikéa qui fournit les «rangements». Pratiques, sans doute,

mais moins d'un an après, les portes se coïncent, deux ans après, il faut trouver des cales, etc. Donc on jette et on rachète.

Voilà, de mon point de vue, deux modes de vie très différents. J'ai eu beaucoup de chance de vivre ces six années acceptée dans «l'autre monde». Je n'ai pas de solution pour établir une communication égalitaire entre tous. Les nouvelles générations y arriveront peut-être, du moins ceux qui, paysans et citadins, se sont pris au jeu du bio, dans le souci partagé de la biodiversité et de l'avenir de la planète.

Dominique Jaccottet

Ville et village, le divorce

Quand je suis arrivée à Mézières, en 1961, c'était encore un village paysan. Il y avait deux ou trois fermes au centre du village, des vaches qui allaient à l'abreuvoir et des gens qui se retrouvaient à l'auberge. Les maisons étaient alignées au bord de la route tout au long de la rue et personne n'aurait osé enfreindre cette habitude.

Peu à peu les coutumes ont changé. Une première maison a vu le jour, à la place d'une ancienne habitation. Encore tout à fait dans la ligne du village. La nouvelle a de grands balcons, trop grands, qui ne s'accordent pas avec ses voisins. Elle fait tache dans les maisons habituées à montrer leurs façades plus discrètement, plus villageoises.

Et puis, on part en dehors du village; six à huit immeubles se sont mis à pousser. Ils ont tous plusieurs appartements et ils sont tous occupés (!), souvent par des habitants de Mézières. Ils ne voient même pas qu'ils sont tout simplement exclus du vrai village.

Et puis, comme si cela ne suffisait pas à recevoir les gens des faubourgs lausannois qui n'arrivent plus à se loger en ville, on a vu plus grand. On a décidé de construire grand, très grand. Un premier immeuble avec des appartements en nombre est presque terminé, mais un autre plus grand encore est en pleine construction. L'année prochaine il sera terminé et probablement déjà occupé pleinement.

On aura l'air moins nobles avec nos petites maisons au bord de la route! Les autorités seront contentes, elles auront des rentrées d'impôts et il n'y aura plus de village! On aura fait la jonction avec Lausanne, peut-être avec Moudon aussi. On sera une

grande ville avec tous les ennuis que cela implique. On sera heureux! Sur la publicité qui borde les travaux, il est écrit: «*Notre métier, c'est construire*». Oui, mais comment?

Mousse Boulanger

Coup de gueule

L'époque du crime d'Etat en direct

A l'époque, l'assassinat politique se faisait dans le respect absolu de certains principes. Selon la définition du Service de la recherche du Congrès américain, «les opérations secrètes sont planifiées et exécutées de manière à masquer l'identité du commanditaire ou d'en permettre une dénégalation plausible.»

Ces principes ont toujours été suivis dans nos pays occidentaux démocratiques. Ceci afin que la morale et les principes sacrés de notre civilisation soient préservés. C'est ainsi que les assassinats commandités de Dag Hammarskjöld, Olof Palme, Martin Luther King, John Kennedy ainsi que de son frère Robert, qui sont les exemples les plus visibles d'une longue liste, n'ont jamais été officiellement élucidés. Certains «suicides» mystérieux, tels ceux en France de Pierre Bergovoy ou Robert Boulin pourraient bien appartenir à cette catégorie.

Aujourd'hui, Donald Trump, président des USA, vient de franchir un nouveau palier que personne n'avait osé passer auparavant. Il fait purement et simplement assassiner un très haut responsable politique iranien, le Général Ghassem Soleimani, au su et au vu de tous, tuant au passage quelques autres personnes se trouvant dans les parages. Il le fait de surcroît sur territoire irakien, violant ainsi la souveraineté d'un autre Etat. Tout ceci donc au mépris de tous les usages, de toutes les conventions, de toutes les règles élémentaires des relations internationales. C'est un acte de guerre.

Mais le pire n'est même pas là. Le pire, c'est que, comme en toutes autres circonstances, les USA bénéficient d'une complicité sans faille de nos Etats occidentaux, qui sinon sont prompts à dénoncer tout ce qu'ils considèrent comme des atteintes aux droits de l'homme de par le monde.

Un seul Etat appuie ouvertement ce crime: Israël.

Bernard Walter

L'identité pavillonnaire

«Plus de la moitié de la population mondiale vit en ville» (Pison). Les villes attirent les habitants des campagnes. Ils y trouvent du travail et bénéficient des équipements collectifs (hôpitaux, centres de santé).

Pourtant, on observe aussi un mouvement inverse: des familles cherchent à s'établir à la campagne en se faisant construire une maison individuelle ou en logeant dans des ensembles de constructions mitoyennes présentant une grande homogénéité. On assiste ainsi à l'occupation de parcelles rendues constructibles par des groupes de maisons toutes construites sur le même modèle. La population de ces ensembles se compose des classes moyennes.

Du point de vue territorial, un tel ensemble constitue une zone assez bien délimitée en dehors d'un village. Les membres de chaque famille doivent se déplacer tous les jours pour aller au travail ou au collège. Généralement, pour beaucoup de produits de consommation courante, les familles se rendent au centre commercial à plusieurs kilomètres. Rentrés après une journée de travail, les membres de la famille aspirent à profiter du confort qu'ils se sont offert. Ils disposent d'un grand écran qui concurrence les cinémas éloignés en ville et les réunions d'associations diverses.

L'essayiste Jean-Luc Debry et l'ethnologue Marc Augé nous donnent quelques clés pour décrypter cette organisation de l'espace et le style de vie qu'elle entraîne.

Il y a une cohérence entre tous les pans de la vie sociale et économique de ces habitants. En marge du village, ils mènent tous une vie à part mais identique et conforme à un certain style. Se croyant uniques et originaux dans «leur maison», se voulant à l'abri dans leur lieu de vie, dans une place circonscrite et spécifique, mettant au premier plan la valeur individuelle, ils sont pourtant amenés à adopter des comportements conformistes, obéissant aux injonctions subtiles d'un système. Car le choix de cet habitat, l'occupation de cet espace,

sont soumis à l'espace plus vaste économique, social et politique dans lequel ils s'inscrivent et qu'ils doivent pratiquer.

Pour plus de facilité et pour gagner du temps, un conducteur optera pour les tronçons d'autoroutes, délaissant les petites routes de campagne sur lesquelles il risque de se trouver bloqué derrière les machines agricoles. Il s'arrêtera peut-être à une station-service pour prendre de l'essence, boire un café et avaler son croissant du matin. Au cours de son trajet l'autoradio égrainera les informations comme une litanie sans aspérités.

Au travail, le conducteur devenu *employé* vivra toute la journée les nouvelles formes managériales et d'organisation du travail, visant l'estime de soi inscrite dans l'objectif d'obtenir une bonne évaluation, éprouvée par la performance, l'efficacité et la compétitivité. Bientôt il s'autoévaluera lui-même au moyen de procédures et d'échelles d'évaluation standardisées, qui comprendront les degrés de participation et d'adhésion à l'entreprise, y compris ses valeurs d'initiative, de dynamisme et de collégialité.

En rentrant du travail l'employé redevenu *conducteur* fera un détour par le centre commercial. Muni de sa liste des courses il se muera en *consommateur*, guidé par la publicité, les offres du jour et les étiquettes délivrant les qualités énergétiques et les apports nutritifs des produits.

Arrivé chez lui il se sentira *lui-même (soi)*. Propriétaire, il admirera ses acquisitions; son canapé et ses fauteuils en cuir, la douceur de la chaleur et de la lumière, les rideaux qui se présentent comme une protection contre le monde extérieur, l'organisation pratique et harmonieuse de sa maison.

Avant de se mettre à table, il *consultera* ses messages électroniques, se réjouira de l'avancée de la *technologie* qui augmente la rapidité de son ordinateur et de la réception des messages de son téléphone portable. Il répondra à quelques

messages et remplira les cases du sondage de satisfaction des clients de son garage. Il fera un clic sur le moteur de recherche qui s'impose aux internautes, pour avoir l'avis d'un *expert* sur un problème qui le préoccupe.

Au repas il s'enquerra des résultats scolaires de ses enfants, misant sur leur parcours d'excellence pour l'obtention future d'un *diplôme* ou d'un *titre* censés leur assurer une position ou un poste enviables. A la rigueur il questionnera sa femme sur son travail personnel.

Dans tous les paragraphes qui précèdent, l'habitant dont il est question ici apparaît comme *conducteur, utilisateur* du système routier, client du restoroute et du supermarché, *employé encadré et contrôlé*, c'est-à-dire passager de «non-lieux» (Augé); soumis à un itinéraire balisé, au temps du trajet, obéissant au code de la route, subissant les nouvelles du jour, la publicité, la codification et l'étiquetage des produits, les valeurs productivistes appliquées aux «ressources humaines», se conformant à la technologie, se confiant à l'expertise, acceptant la concurrence scolaire, il entend et fait ce que tous les autres font, il est «l'homme moyen» dont l'identité est réduite aux qualités normatives du monde socio-économique atemporel. Il n'est pas lié à ses semblables mais séparé, solitaire, uniformisé. Il n'est ni à la ville ni à la campagne. Plus l'homme a affaire aux non-lieux (nulle part, déraciné, déterritorialisé), plus il a tendance à fuir «chez soi»!

Margaret Zinder
Chercheuse en sciences humaines
et sociales

Références bibliographiques:
Augé, Marc (1992). *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.
Debry, Jean-Luc (2012). *Le cauchemar pavillonnaire*. Paris: Ed. L'Echappée.
Pison, Gilles (2019). *Atlas de la population mondiale*. Paris: Ed. Autrement.

Lesbos, la honte de l'Europe

Jean Ziegler, Seuil, 2020

Après avoir lu les 130 pages du livre de Jean Ziegler, on partage entièrement le titre que l'auteur a choisi. Avec lui, on ne peut qu'avoir honte pour l'Europe, qui fait passer la défense des frontières avant le respect des Droits de l'homme. On partage son constat: Lesbos est devenu un territoire sur lequel les Droits de l'homme sont bafoués.

A propos des demandeurs d'asile parqués à Lesbos, la conseillère fédérale Karin Keller-Sutter parle de leurs conditions précaires. Quel bel euphémisme! En réalité, il faudrait qualifier les hot spots de véritables camps de concentration. Mais qu'est-ce que les hot spots? D'après le Parlement européen, ils ont pour but de mieux coordonner les agences de l'UE et des autorités nationales dans leur travail mené sur les frontières extérieures en matière de premier accueil, d'identification, d'enregistrement et de prise des empreintes digitales des demandeurs d'asile.

Le Haut-Commissariat de l'ONU pour les réfugiés évalue en novembre 2019 à 34.500 le nombre des réfugiés parqués dans les cinq hot spots de la mer Egée. Les deux tiers d'entre eux sont des femmes et des enfants. Etant équipés pour héberger au maximum 6400 personnes, ces camps sont donc désespérément surpeuplés.

Les demandeurs d'asile vivent dans des conditions épouvantables: les toilettes sont insuffisantes et bouchées,

les installations sanitaires pratiquement inexistantes, la nourriture avariée, les enfants jouent dans la boue au milieu des rats et des serpents, les familles vivent à plusieurs dans des abris minuscules.

Priver les gens de leurs droits humains revient à contester leur humanité même.

Nelson Mandela

Jean Ziegler dénonce aussi le rôle de Frontex (abréviation de «frontières extérieures»), organisation fondée en 2004 et qui a son siège à Varsovie. Les policiers de ce service sont chargés de la lutte contre les cartels internationaux du trafic d'êtres humains. Dans la pratique, ils veillent à empêcher les réfugiés d'aborder à Lesbos ou ailleurs. Le commandement de Frontex a été clair: «Notre tâche n'est pas de secourir les naufragés, mais d'assurer la sécurité des frontières».

Rapporteur spécial de l'ONU pour le droit à l'alimentation, Jean Ziegler a vécu des situations dramatiques en Afrique, en Asie et en Amérique du Sud. Mais il souligne qu'il ne pouvait pas imaginer que de telles horreurs se passent en Europe. «Aujourd'hui, dit-il, les hot spots sont au service d'une stratégie précise: de la dissuasion et de la terreur. Il s'agit d'inspirer un effroi tel que les persécutés renonceraient à quitter leur pays. En laissant

se développer dans les hot spots des conditions de survie qui rappellent les camps de concentration d'épouvantable mémoire, les malfaiteurs de Bruxelles visent à tarir le flot des réfugiés».

L'auteur s'en prend avec virulence à certains pays qui érigent des murs et dressent des barbelés pour ne pas accueillir des demandeurs d'asile, notamment la Pologne et la Hongrie. «La plupart des Etats membres qui ont vécu sous le joug soviétique sont aujourd'hui des Etats mendiants, affirme-t-il. Ils vivent essentiellement des dizaines de milliards d'euros que l'UE leur verse au titre de l'aide à la cohésion régionale. Ceux d'entre ces gouvernements qui refusent la relocalisation des réfugiés, qui nient le droit d'asile et qui accueillent les persécutés qui se présentent à leurs frontières avec des matraques électriques, des barres de fer et des chiens dressés à mordre doivent être exclus du bénéfice de ces aides».

Nous sommes entièrement d'accord avec ces propos. Davantage même: nous conseillons à tous les ministres européens d'aller passer une journée dans les hot spots de Lesbos. S'ils ont encore une parcelle d'humanité, ils reviendront épouvantés. Jean Ziegler le dit en conclusion: «Nous devons imposer la fermeture immédiate et définitive de tous les hot spots, où qu'ils se trouvent. Car ils sont la honte de l'Europe».

Rémy Cosandey

Le futur du monde global

Mikhaïl Gorbatchev, Flammarion, 2019, 210 pages

Pour des raisons très différentes, selon nos sensibilités politiques personnelles, Mikhaïl Gorbatchev a été un dirigeant soviétique apprécié en Occident. Soit parce qu'il a mis un terme à l'empire soviétique, soit parce qu'il a permis l'effondrement de son pays en même temps que celui du mur. Soit parce qu'il a œuvré pour le désarmement des deux super puissances de l'ancien monde, soit encore parce qu'il a mis un terme à la guerre froide ou qu'il ait eu le courage d'inventer la perestroïka. Quoi qu'il en soit, Gorbatchev a toujours bénéficié et bénéficie

encore d'un capital de sympathie de ce côté-ci du défunt rideau de fer.

Trente ans après, Mikhaïl Gorbatchev publie son testament politique. C'est une vision du monde courageuse, exempte de tout cynisme qu'il nous propose. Si je devais résumer ce livre, finalement optimiste, ce qui me vient à l'esprit, c'est une sorte «Yes We Can» façon Mikhaïl Gorbatchev.

L'auteur nous incite à prendre nos responsabilités de citoyens, à nous lever face aux replis identitaires, à

défendre et maintenir les solidarités sociales, à ne pas abandonner nos valeurs de liberté, et à résister aux excitations populistes qui flattent nos bas instincts. Il en va de la survie de notre humanité. Mais comme il l'a écrit, et avant lui, bien d'autres visionnaires, si nous le voulons, nous le pouvons. La question demeure: le voulons-nous? Et d'ajouter que c'est notre devoir! Pour vous, je ne sais pas, mais pour moi, il a raison.

A lire, toutes affaires cessantes.

MG

Des Jeux Olympiques à dimension humaine

Quelles que soient les doléances concernant la lenteur des solutions apportées au réchauffement climatique, les Jeux Olympiques de la Jeunesse se déroulent dans nos montagnes, suscitant un grand enthousiasme. C'est ainsi que les petits Lausannois, au week-end des 11 et 12 janvier, ont pu dévaler la ville, soudain transformée en station de ski. Cette piste urbaine sur tapis synthétique n'est que l'une des infrastructures construites en marge des JOJ. A Yverdon-les-Bains, on a pu, jusqu'au 26 janvier, regarder les JOJ en plein air, patins aux pieds. Un chemin de glace de 300 mètres a été disposé sur la place Pestalozzi à l'initiative du Service des sports de la Ville d'Yverdon. Des initiations gratuites ont été organisées ainsi que des expériences sur glace proposées aux personnes en situation de handicap. Un écran géant a pris place au bord de ce chemin de glace permettant d'associer la Ville à la dynamique des JOJ.

D'après 24 Heures

Cadeaux fiscaux aux riches

La majorité du Parlement fédéral s'est prononcée en faveur de l'augmentation des déductions fiscales pour les enfants. Cadeau empoisonné qui coûtera 370 millions de francs et qui profitera aux contribuables

les plus riches. Comme de coutume, la classe moyenne devra passer à la caisse. Heureusement, les partis de gauche ont lancé un référendum contre cette décision et le peuple se prononcera le 17 mai prochain.

Livres et vinyles font bon ménage...

Les Bouquinistes, bibliothèque originale créée par des passionnés sur les Hauts de Lausanne, est ouverte depuis quatre mois. 35m² au rez-de-chaussée d'un immeuble en angle, cette bibliothèque ne propose que des livres et des vinyles «coups de cœur» donnés par des lecteurs et amateurs de musique. Si vous avez dévoré un roman ou si vous voulez partager un beau morceau de musique, vous pouvez l'offrir à la bibliothèque. Il est même possible d'écrire un mot dans le livre pour expliquer son coup de cœur, faisant ainsi «vivre des histoires dans les histoires». Autre originalité: pas de carte de lecteur, pas de pénalité si un lecteur ne rapporte jamais son emprunt. «Eh bien ce n'est pas du vol puisque le livre nous a été donné» répond le responsable. On peut aider Les Bouquinistes par un abonnement de soutien de 20 francs par personne (ou 40 francs pour une famille) pour assumer les charges. L'endroit est ouvert du mardi au vendredi de 16h à 18h30 et le samedi de 14h à 16h30. Géré par sept bénévoles, le lieu a déjà organisé plusieurs événements, ren-

contres, lectures ou ateliers d'écriture. Lieu intergénérationnel, Les Bouquinistes se veulent laboratoire créateur de liens.

D'après *Le Courrier* du 10 janvier 2020

Transition écologique et solidaire

Yverdon En Transition (YET) encourage tous les projets de transition écologique et solidaire existants et en crée de nouveaux dans l'environnement, les énergies, l'économie, l'alimentation, la mobilité et l'éducation.

Echo Magazine, 16 janvier 1920

Succès d'un référendum

Il n'y a plus de gêne! Le Conseil des Etats et le Conseil national ont décidé que les passeports, les cartes d'identité et autres papiers officiels pourraient être émis par des entreprises privées (banques, compagnies d'assurances, etc.). Là encore, le référendum lancé a connu un grand succès. Il reste à espérer que le peuple restera attaché au service public et qu'il refusera une dérive soutenue notamment par l'UDC et le parti libéral-radical.

Forum libre

En décembre dernier, notre formule «Forum libre» a été particulièrement appréciée car elle a permis d'aborder des problèmes très divers. Nous envisageons de la reconduire dans un numéro sur deux car les sujets dont nos lecteurs souhaitent parler ne s'insèrent souvent pas dans les thèmes choisis. Vous avez un sujet qui vous tient à cœur? Vous souhaitez développer une idée? Vous

désirez exprimer vos convictions ou présenter une réalisation? Alors, n'hésitez pas à envoyer votre texte au rédacteur responsable (voir adresse électronique ci-contre).

En juin, nous aborderons le problème de la situation du troisième âge en Suisse. Là également, si vous avez une opinion ou une proposition à formuler, nous attendons votre contribution.

L'essor

Journal indépendant travaillant au rapprochement entre les humains et à leur compréhension réciproque.

Rédacteur responsable
Rémy Cosandey
Léopold-Robert 53
2300 La Chaux-de-Fonds
032/913 38 08; remy.cosandey@gmail.com

Équipe de rédaction
Christiane Betschen, Mousse Boulanger,
Rémy Cosandey,
Yvette Humbert Fink, Susanne Gerber,
François Iselin, Marc Gabriel Jehouda,
Pierre Lehmann, Emilie Salamin-Amar,
Edith Samba, Bernard Walter,
Margaret Zinder.

Administration et retours
L'Essor - Abonnements
Tunnels 16
2300 La Chaux-de-Fonds
ou par courriel : info@journal-lessor.ch
www.journal-lessor.ch

Abonnement annuel : CHF 36.-
Compte postal : Journal l'Essor, 12-2620-0

Composition et impression
Société coopérative du Journal
de Sainte-Croix - 1450 Sainte-Croix

L'essor - ISSN 1023-5663

délai pour le prochain numéro : 15 mars 2020
prochain forum : Forum libre